

menga par lui demander ce que signifiait ce prénom de Ludovic qu'il avait pris au lieu de celui de Pierre, qu'il portait en arrivant à Paris. Il lui opposait ses lettres, "Pierre Argelès," quand il avait écrit à M. Durant, et sa signature récente, "Ludovic Argelès," qui semblait avoir pour but de déguiser son identité et de le faire passer pour un frère ou pour un cousin de Pierre Argelès, dont les relations avec Abraham Durant étaient notoires.

Il était tard lorsque l'interrogatoire de Ludovic fut terminé, et, malgré ses protestations, il ne put obtenir sa mise en liberté immédiate, qu'il réclamait avec une énergie facile à comprendre : son arrestation préventive fut maintenue. Malgré tous ses efforts, Alphonse ne put même, ce soir-là, arriver jusqu'à lui.

Tout était désespoir, confusion, dans le riche hôtel que Ludovic avait acheté si récemment. Du salon à la loge du concierge, on ne parlait que d'une chose, l'arrestation de Ludovic !

Cependant le petit baron cherchait à tirer parti de cet événement extraordinaire, pour le cas où Ludovic en sortirait à son honneur. Il avait réuni les domestiques, après le départ des invités, et il leur avait adressé un petit *speech* très-bien tourné, pour leur assurer qu'il n'y avait là qu'une déplorable méprise. Il comptait bien faire valoir ce service auprès de Ludovic.

Mais ce que nous devons renoncer à décrire, c'est le désespoir de Ludovic lorsqu'il se vit renfermer dans une cellule voisine de celle où l'on faisait entrer M. Durant. "Mais dites, monsieur, lui érétait-il, dites que je ne me suis jamais mêlé des affaires criminelles dont on vous accuse !..." Il fallut presque employer la force pour contraindre Ludovic à se laisser enfermer, lui le millionnaire, le vainqueur de la Bourse, dans la triste cellule où il était condamné à rester jusqu'au nouvel interrogatoire qui devait avoir lieu le lendemain !

Et voilà donc à quoi aboutissaient toutes ses espérances de grandeur ! Ah ! pourquoi était-il venu à Paris ? A quoi lui servaient les millions qu'il avait gagnés ? Ce qu'il voulait à Paris, c'était la gloire avec la fortune, et il avait trouvé la honte !... Que lui importaient ses richesses ?

Il ne se coucha pas sur le grabat de cette ignoble cellule. Il passa la nuit à s'y promener, à regarder à travers les barreaux de l'étroite lucarne qui lui tenait lieu de fenêtre. Ah ! que n'était-il libre, heureux au milieu de ses montagnes, auprès des siens qu'il avait oubliés ? Son nom était perdu ! comment le relever ! Ce malheureux Albert et Ernest, qui étaient des sous et les plus grands bavards de Paris, allaient partout raconter son histoire ! Il lui semblait qu'il les entendait : "Ah ! vous ne savez pas ? Ludovic le riche banquier... Eh bien ? — Il est arrêté avec le petit Durant, l'usurier ! — Voilà, s'écriait Ludovic désespéré, voilà ce qu'on dit maintenant au café, au théâtre ! Ah ! j'en mourrai ! Et il tenait son front dans ses deux mains brûlantes.

Avec le naturel pétulant du Midi, Pierre avait déclaré qu'il ne prendrait rien dans cette prison. Il était pâle, exténué, quand, le lendemain matin, il comparut devant le juge d'instruction.

Cependant Alphonse et le petit baron avaient obtenu d'être entendus. Tout finit par s'expliquer. M. Durant, interrogé séparément, avait raconté sa rencontre avec Pierre à Bayonne, absolument comme Pierre la raconta lui-même, la vente des bestiaux, l'action que Pierre avait prise dans son affaire de charbonnage, et puis la cessation de leurs rapports depuis plusieurs mois. Pierre avait demandé que son passe-port de Bayonne fut produit, et Alphonse l'avait apporté ; or il y était désigné sous les noms de Pierre-Ludovic-Argeles. Il n'y avait rien absolument à sa charge, les portes de la prison s'ouvrirent pour le laisser sortir, et, en le rendant à la liberté, le juge lui donna l'avis, hélas ! tardif, de ne pas se lier trop vite avec des gens qu'il ne connaissait pas.

Pierre était libre, mais le tort que lui avait fait cette malheureuse aventure semblait irréparable. Comment le riche banquier avait-il pu connaître un Abraham Durant ? Alphonse et le petit baron avaient suivi l'affaire et étaient à peu près édifiés à cet égard ; mais que d'oisifs s'arrêtaient sur les boulevards en voyant passer Ludovic ! "Vous savez ?" Ces mots venaient à chaque instant bruire aux oreilles du pauvre homme d'argent. C'était son histoire que l'on racontait. Elle défrayait les conversations des foyers de théâtre ; elle régalait les habitués de Tortoni ; on pense si elle était connue à la Bourse ! Elle commençait à faire son apparition dans les chroniques de journaux, sous des noms supposés ; on parlait même d'un vaudeville dont elle fournirait le sujet. Ludovic, aussi malheureux qu'après son arrestation, poursuivi dans son hôtel, au milieu de son luxe, par les regards de ses commis, car la grande maison de banque était installée chez lui, se vit forcé d'entrer en explication avec ses propres employés. Sous prétexte d'imposer silence à la calomnie, le caissier, vieux commis, d'un caractère mécontent parce qu'il n'avait jamais réussi, venait poser des questions embarrassantes à Ludovic Argeles, qu'il affectait quelquefois d'appeler *Pierre Argeles*, d'un ton de doute qui était fort irritant, comme s'il n'avait pas su exactement quel nom lui donner.

Tels furent pour le millionnaire Ludovic Argeles les premiers quinze jours qui suivirent sa mise en liberté. Que ferait-il ? Quitterait-il Paris, ce Paris où il touchait au premier rang dans la finance, quand ce désastreux évènement était venu interrompre une carrière vraiment triomphale ? Il y eut une réunion chez Ludovic, formé d'Alphonse, du petit baron et du vieux diplomate, pour examiner une situation aussi grave.